

Pour non-liseurs

Volume 36, numéro 6 (222), décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32371ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 36(6), 154–157.

POUR NON-LISEURS

HÉLÈNE BEZENÇON*

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

En recevant le prix Canada-Suisse

(...) Si je voulais bien croire en effet ce qu'on raconte, si j'étais d'accord de me laisser convaincre par les discours de l'apparence officielle, j'aurais vécu jusqu'ici dans une société d'abondance. Où tout, toujours et partout, aurait déjà été dit. Où la communication verbale, le système étant achevé, serait avec évidence un acquis social accessible à chacun. Où tous les problèmes humains pourraient se résoudre en parlant dans ce vase clos, qu'il s'agisse de querelles affectives entre personnes raisonnables, ou des conflits internationaux opposant les diverses démocraties de la terre. Chacun aurait sa voix, le droit de vote, son mot à dire. Depuis le temps qu'on le répète. (...)

Si j'accordais ne serait-ce qu'un peu de crédit à l'histoire en vigueur, il y a longtemps que j'aurais appris à penser, au sein du supermarché universel du verbe qu'est devenue la communication interactive, oui, je nourrirais moi aussi la croyance qu'il faut à tout prix exprimer, communiquer, donner libre cours — peu

* Hélène Bezençon est née en 1960 à Lausanne ; elle vit à Berlin. En 1994, elle a reçu le prix Canada-Suisse pour *Les Confessions d'une mangeuse de lune* (Les Éditions Vents d'Ouest, 1993).

importe à quoi, pourvu que tout le monde s'y mette, l'essentiel étant comme toujours de participer. Il deviendrait en conséquence inutile, superflu, et même un peu ridicule d'écrire (puisque'il se trouve aujourd'hui jusqu'à des écrivains pour le prétendre). (...)

Parce que si l'on tient à se laisser convaincre par l'apparence que les discours trop étroits continuent de projeter pour l'avenir du monde, si l'on veut croire cette histoire univoque dont l'imaginaire est trop petit pour les clandestins des chantiers et les enfants de rues autour de chez moi, si l'on choisit la légende qui laisse geler mes vieilles dames et traiter pour nulles autant d'existences, qui jette enfin par les fenêtres toute l'humanité qu'elle peut contenir, il y a malheureusement de bonnes chances qu'on ne puisse vraiment pas arrêter le progrès avant. Alors c'est peut-être un pari à faire.

Un pari précisément d'écrivain. Il faut peut-être essayer d'aller chercher l'histoire sur son terrain d'évidence économique, et de revenir ici, au monde, pour la raconter autrement par une voix singulière. Il faut peut-être tenter de fouiller dans ce qu'on raconte, de secouer la poussière des projet d'avenir, de comparer les plans d'assainissement avec les maisons. Et il faut peut-être alors s'inventer le minuscule courage de nommer le monde par d'autres évidences. (...)

H.B.

Maître toujours

À Montréal, cet automne, au théâtre (*Maîtres anciens*, de Thomas Bernhard ; adaptation et mise en scène de Denis Marleau), les Reger, Atzbacher et Irrsigler clament leur dégoût des professeurs. « À moi aussi ! », « À moi aussi », reprennent-ils à l'unisson, en dressant leur vociférant procès-verbal. À moi aussi, ils ont enseigné des stupidités, ils m'ont abîmé pour plusieurs années,

et il faut les voir encore aujourd'hui traîner au musée leurs élèves pour y admirer les maîtres anciens et ruiner à jamais le maigre sentiment artistique qui pouvait s'être déposé dans leur esprit.

Avec Denis Marleau, l'obsessif monologue du pisse-vinaigre Reger se répercute à l'infini. Les raisons de cette multiplication vont bien au-delà des trouvailles d'une mise en scène qui se plaît, comme Holbein, comme Plin, à montrer deux Atzbacher, deux Reger — l'ancien et le jeune.

C'est que le critique a fait école. Bien pis : il est, quelque mal qu'il pense de ces gens-là, un pédagogue-né, un incorrigible pédagogue, qui n'a de cesse de redresser ce que l'État autrichien et l'Église catholique réunis ont corrompu. Un pédagogue qui s'ignore, mais dont le besoin de disciples est tel qu'il lui fait recruter ses Émile chez les esprits simples, intacts, que l'artifice n'a pas gâtés.

Au gardien Irrsigler d'abord, paysan mal dégrossi du Burgenland, il a appris à voir les œuvres d'art et à en parler au public sans pédanterie. À sa femme ensuite, être frivole et mondain, qui devait, jusqu'à leur rencontre, ses seuls états d'âme à la nécessité de devoir choisir entre un tailleur acheté chez Braun et un autre acheté chez Knize, il s'entête en vain à faire passer son goût du Jugendstil. N'en déplaît à sa détestation universelle, qui s'étend à la famille, à toute famille, fût-elle d'esprit, Reger ressent le besoin de se prolonger, d'entendre dans la bouche d'autrui, qui les reprend à son compte, ses propres paroles.

Ce pourrait être vanité. C'est encore de l'amour, celui-là même que Thomas Bernhard a dû éprouver pour sa créature en lui insufflant la dose d'humanité qui l'empêcherait d'être tout à fait le vieillard aigri qu'il lui arrive souvent d'être dans le roman. Amoureux

lui aussi, Denis Marleau ferme les yeux sur les contradictions du grognon. Les coutures sont belles. Le maître nouveau est presque aimable.

M.-A.L.